



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

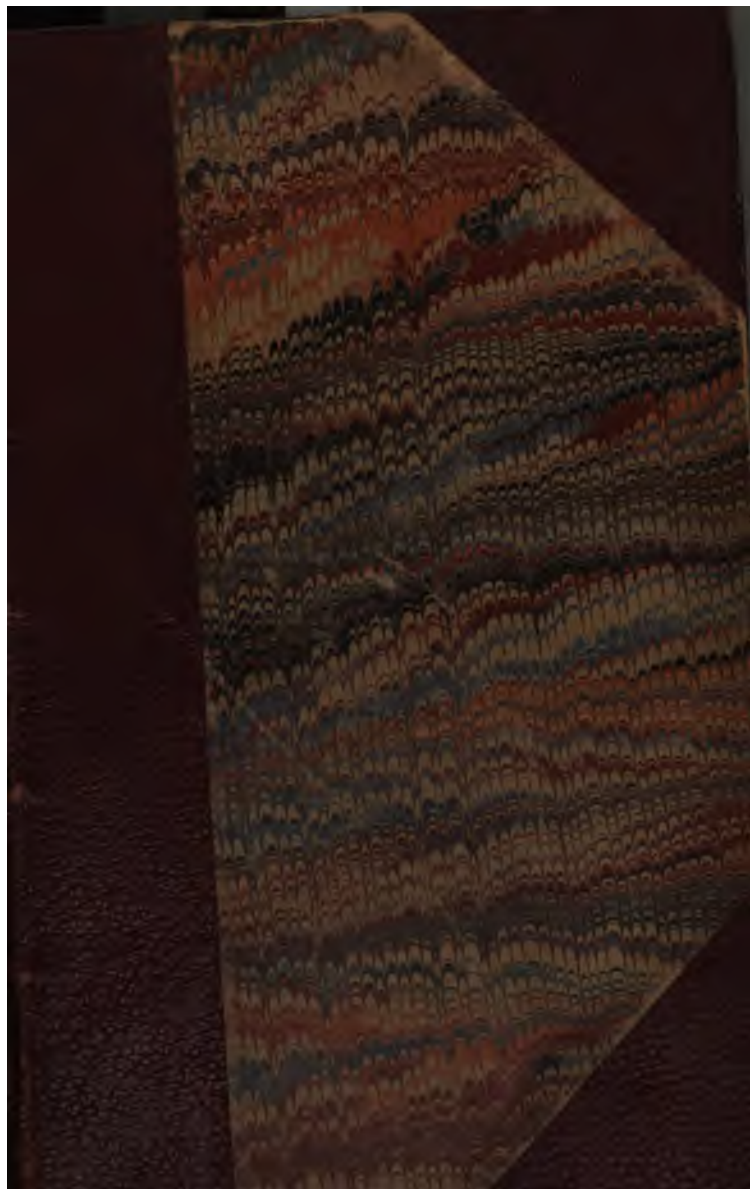
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

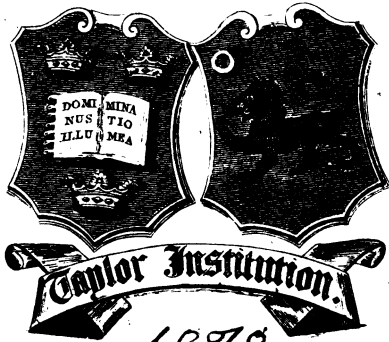
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





✓
~~87. a. 226~~
86 66 11



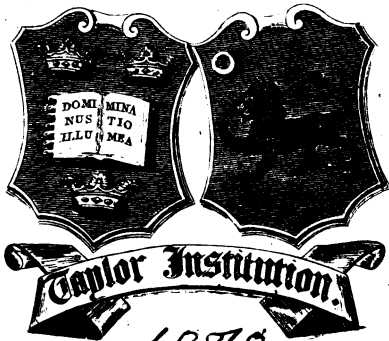
1878.







✓
~~87. a. 226~~
86 66 11



1878.





76

1/1



CHANSONS
BALLADES ET RONDEAUX
DE
JEHANNOT DE LESCUREL.

Paris. Impr. Guiraudet et Jouaust, 358, rue S.-Honoré.

CHANSONS
BALLADES ET RONDEAUX

DE

JEHANNOT DE LESCUREL

POÈTE DU XIV^e SIÈCLE

*Publiés pour la première fois, d'après un manuscrit
de la Bibliothèque Impériale*

PAR

ANATOLE DE MONTAIGLON

Ancien élève de l'École des Chartes
Membre résidant de la Société des Antiquaires de France

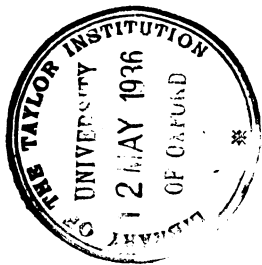


A PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

—
MDCCCLV

87. a. 226





PRÉFACE.

L y a dans l'histoire de la langue françoise un fait bien simple, tellement connu de ceux qui sont familiers avec ses anciens monuments, qu'ils croiroient la plupart du temps inutile, non pas seulement de le discuter, mais même d'y faire allusion; et cependant il est important à rappeler toutes les fois que l'occasion s'en présente, parce qu'il n'est pas encore suffisamment passé dans la circulation générale. Des gens même instruits sont, sur ce point, dans une erreur qui ne sera pas détruite de sitôt. Il est bien vrai que la révolution dont Malherbe dans les vers et Balzac dans la prose ont été les promoteurs et restent les représentants en a bien été une, et c'est d'elle qu'est sortie la constitution que, malgré des changements, le françois a conservée depuis lors. Mais, et cela est plus vrai encore, cette révolution n'en étoit une

que par rapport à ce qui l'avoit immédiatement précédée, et en réalité, bien que sans le savoir, elle étoit plutôt une restauration, un retour à un état qui avoit existé. Le treizième siècle et une grande partie du quatorzième avoient été et restent, maintenant qu'ils sont connus, des siècles de véritable splendeur pour la langue. Sa construction est claire, les mots bien faits, bien digérés; elle est vraiment riche et arrivée à un état sain et complet, qui pouvoit s'améliorer encore, mais qui ne demandoit qu'à être modifié, et non bouleversé et pour ainsi dire détruit. C'est pourtant ce qu'ont fait le quinzième et le seizième siècles, qui ont surchargé la construction et l'ont rendue incompréhensible; qui surtout, se reprenant directement au latin, n'ont pas vu que la langue avoit pris autant de latin qu'il lui en falloit, mais de la meilleure façon, c'est-à-dire l'avoit transformé et se l'étoit assimilé. Ne le reconnoissant pas sous sa forme nouvelle, ils ont voulu donner à la langue ce qu'elle avoit déjà, mais ce qu'ils croyoient lui manquer, et, dans cette pensée, ils l'y ont fait entrer de force, sans intermédiaire, sans préparation, de sorte que ce nouvel élément, ainsi introduit imprudemment, a fait plus de mal

que de bien, a détruit au lieu d'édifier, et appauvri au lieu d'enrichir : car cette profusion inutile et creuse a, par une réaction naturelle, amené une certaine pauvreté, auparavant inconnue, mais nécessaire pour revenir à la simplicité, qui est toujours la première condition de la vie. Il a fallu employer la hache pour refaire des routes et des éclaircies, comme dans une forêt redevenue inextricable ; mais il faut rendre à ses premiers maîtres cette justice de reconnoître qu'elle étoit de leur temps déjà percée et bien aménagée, et que, si les taillis et les ronces, reprenant possession de ce que la main des hommes leur avoit déjà enlevé, avoient supprimé les chemins et la lumière, il s'en faut prendre à la conduite des successeurs, qui ont fait payer à l'avenir la peine de la faute commise par eux en voulant faire mieux que leurs pères.

On comprend que ce n'est pas ici le lieu d'insister sur cette question ; mais il étoit naturel, et pour ainsi dire obligatoire, d'en rappeler les conclusions, pour diminuer l'étonnement que pourroient inspirer à ceux qui liront ces poésies leur clarté et leur forme vraiment française. Ils ne comprendroient pas, autrement, qu'une

chose relativement ancienne fût plus claire, plus intelligible, et, en mettant de côté la différence purement extérieure de l'orthographe, plus voisine de notre langue actuelle, et comme mots et comme construction, que des œuvres postérieures. On verra, en les lisant, que, si le sujet et le motif en sont légers et presque insignifiants, la forme y a une sûreté, une élégance, une valeur de style beaucoup plus fréquentes alors qu'on ne le croiroit. Que notre auteur ait ou n'ait pas été connu de Charles d'Orléans, dont la pureté est une exception dans son siècle, il est un de ses ancêtres littéraires, et il y auroit à s'étonner que Jehannot de Lescurél fût si long-temps resté dans l'oubli, si son bagage littéraire eût été plus considérable; mais quelques rondeaux et quelques ballades font trop peu de bruit et tiennent trop peu de place pour attirer sur eux l'attention, et je ne les connoitrois pas moi-même si, en préparant une édition de l'important roman de Fauvel, je ne les avois, il y a long-temps, rencontrés aux manuscrits de la Bibliothèque impériale, dans un de ceux qui contiennent ce singulier ouvrage.

Ils se trouvent en effet, et nous n'en

voissons que cette seule copie, dans la
lleure et la plus complète leçon du ro-
de Fauvel, manuscrit grand in-folio
porte le n° 6812, et pour la description
uel on peut voir les Manuscrits françois
M. Paulin Paris, I, p. 304. Les chan-
de notre poète sont à la suite du ro-
, et occupent six feuillets, sur lesquels
sont écrites à trois colonnes; elles
sont accompagnées de la musique, qui ne
rouve qu'au premier couplet de cha-
pièce, et les autres sont écrits comme
a prose et sans distinction de vers.
s les deux dernières pièces, beaucoup
longues, et qui sont des espèces de
sies, sans avoir l'obscénité de celles
liées par Méon et par Jubinal, les vers
distingués, et il n'y a de musique
ux refrains, qui sont pris à d'autres
ies, quelquefois à celles mêmes de
leur, et qui sont le cadre et l'échafau-
de ces pièces, comme les rimes dans
outs rimés. Cette musique ne peut trou-
place dans notre publication; mais,
ne pas perdre cette indication de
ies qui se retrouveront peut-être,
avons imprimé ces vers-là en itali-
, pour les bien distinguer des autres.
ques pièces sont mises dans la bouche

de femmes. Il ne nous a pas paru nécessaire de l'indiquer, tant il sera facile au lecteur de s'en apercevoir.

Quant à l'auteur lui-même, nous n'avons exactement rien à ajouter à son nom, et c'est même un grand hasard qu'il nous ait été conservé : car, ne se trouvant dans aucune de ses pièces, et leur réunion n'ayant pas un titre où il pût entrer, la perte en étoit on ne peut plus facile. Heureusement, non pas à côté des chansons, comme on auroit dû s'y attendre, mais dans une table générale, au commencement du volume, se trouve, en tête de la partie consacrée à ces chansons, cette mention précieuse : « Item balades, rondeaux et diz » entez sur refroiz de rondeaux, lesquieux » fist Jehannot de Lescurel, dont les com- » mencemens s'ensuivent. » Le temps exact où il a vécu est impossible à déterminer ; il ne peut cependant dépasser le milieu du quatorzième siècle, puisque le manuscrit est de cette époque. Peut-être pourroit-on tirer quelque supposition sur sa patrie de son nom même, Jean de l'E-cureuil, qui peut venir d'un ancien nom de localité ; l'on peut croire cependant, à la manière dont le seul nom de Paris passe dans ses vers, et malgré l'emploi unique de

PRÉFACE. xj

la forme provençale ajudar, qu'il étoit de l'Île-de-France. A moins de la découverte d'une œuvre nouvelle qui contienne ou permette de trouver quelque chose de précis, il est impossible de ne pas rester sur son compte dans l'ignorance ; mais cela ne doit pas empêcher d'être juste pour son talent, et d'en renouveler la mémoire en le faisant entrer dans la troupe de nos poètes.



Handwritten text, possibly a signature or name, located at the top of the page. The text is faint and difficult to decipher.

A vertical line or signature element on the right side of the page.



CHANSONS

BALLADES ET RONDEAUX

I.

A vous, douce debonaire,
Ai mon cuer donné ;
Jà n'en partiré.
Vo vair euil m'i font atraire
A vous, dame debonaire :
Ne jà ne m'en quier retraire,
Ains vous serviré,
Tant com[me] vivré.
A vous, dame debonaire,
Ai mon cuer donné ;
Jà n'en partiré.





II.

Amours, aux vrais cuers commu
 M'a à amer adonné
 Noble dame, en qui Fortune,
 Nature et Grâce ont ouvré,
 Si, qu'en bonté n'en biauté,
 Je croi, n'a point de pareille :
 Qui la voit s'en esmerveille.

Frans cuer ha, dous, sanz rancune ;
 S'a le cors si bien fourmé ;
 Quer je n'en sai u monde une
 Tant belle à ma voulenté ;
 S'a regart enamouré,
 Face à point blanche et vermeille :
 Qui la voit s'en esmerveille.

Pour ce qu'aim si haut aucune,
 Gent me ont nice clamé :
 Mal font ; quer Amours chascune
 Personne esprent à son gré.
 Ce m'a fait ainsi osé ;
 Par quoi s'en m'en desconseille,
 Qui la voit s'en esmerveille.



III.

Amours, cent mille mercys
 De l'oneur que par vous ai ;
 Quar j'aim et sui vrais amis,
 Et suis amé, bien le sai,
 De belle et bonne au cuer vrai,
 Et telle, qu'à droit jugier,
 Je ne puis mieux souhaidier.

Jalousie et Fol Avis
 Firent que me courrouesai
 A elle, par quoi eschis
 Fui d'elle, et en tel esmai
 Que de duel mourir cuidai ;
 Amours m'a fait apaisier :
 Je ne puis miex souhaidier.

Très noble dame gentis,
 Vers vous plus ne mesprendrai,
 Ains vous servirai touz dis,
 Et pour votre amour serai
 Gais, et les biens celerai
 Qui me font esléessier :
 Je ne puis mieux souhaidier.



IV.

Amour, voulés-vous acorder
 Que je muire pour bien amer ?
 Vo vouloir m'esteut agréer ;
 Mourir ne puis plus doucement ;
 Vraiment,
 Amours, faciez voustre talent.

Trop de mauls m'esteut endurer
 Pour celi que j'aim sanz fausser.
 N'est pas par li, au voir parler,
 Ains est par mauparlière gent.
 Loiaument,
 Amours, faciez voustre talent.

Dous amis, plus ne puis durer
 Quant ne puis ne n'os regarder
 Vostre dous vis, riant et cler.
 Mort, alegez mon grief torment ;
 Ou, briefment,
 Amours, faciez voustre talent.



V.

Amours, que vous ai meffait
 Que [suis] amie non amée?
 Au dous plaisant m'avez fait,
 Lasse, et point ne li agrée.
 Et de quelle eure fui née
 Quant je n'ai loial ami?
 Amours douce et desirrée,
 Enamourez le de mi.

J'ai grant paour que il n'ait
 Allieurs mise sa pensée ;
 Quar tant est de dous atrait
 Sa guise si savouré[e],
 Qu'aucune autre enamourée
 L'a at[r]ait, ce croi, à mi.
 Amours douce et desirrée,
 Enamourés le de mi.

Ses regars m'a du cors trait
 Mon cuer ; ainsi m'a navrée
 Doucement ; très bien me plait.
 Dex ! s'ausi m'avoit donnée
 S'amour, plus beneurée
 Ne seroit : pour ce vous pri,
 Amours douce et desirrée,
 Enamourez le de mi.



VI.

A bundance de felonie
 Me fait tieus moz dire et trouver,
 Que j'ai du tout en ma mestrie
 Mon cuer ; je ne le quier celer.
 S'aucuns autres en veult ouvrer
 Par haussage en manire dure,
 Bien l'en prendra par aventure.

Qui desire merci d'amie
 De li servir se doit pener,
 Et amer joie et courtoisie,
 Et tout orgueil doit eschever :
 Qui ainsinc se veult demener,
 Je di par roison et droiture,
 Bien l'en prendra par aventure.

Or peut l'une ou l'autre partie
 Amans maintenir en amer,
 Ou estre humbles, ou seignourie
 Sur celle qu'il aime clamer ;
 Preigne le mieux pour agréer
 A sa dame, et, s'en se point dure,
 Bien l'en prendra par aventure.



VII.

Amours, trop vous doi cherir
 Et hair com anemie ;
 Souvent me faites palir
 Et fremir par vo mestrie ;
 Puis , par promesse d'aïe,
 Me rapaiez en pou d'eure :
 Aussi souvent chans et pleure .





VIII.

Bietris est mes delis,
 Mes confors et ma joie :
 Où que soie, tous dis,
 Bietris est mes delis,
 U point que me sens pis
 Et que vivre m'anoie ;
 Bietris est mes delis,
 Mes confors et ma joie.





IX.

Bien se lace
 Qui embrace
 D'Amours la jolie trace :
 C'est la bouche. Et , quant amis
 Son cuer a mis
 En desirrer à amie,
 Faite de cors et de vis
 A son devis,
 Voir, il n'est plus de vie,
 Si tant face
 Amour par grace
 Qu'il baise sa douce face.
 Bien se lace
 Qui embrace
 D'Amours la jolie tracc.



X.

Bontés sen valours et pris,
 Regart savoureux
 En un dous viaire assis ;
 Maintiens gracieus,
 Biautés souveraine,
 Mè font d'amours très-certaine
 Amer dame de valour,
 Dont je merci bonne Amour.

A li servir veil toudis
 Estre curieus,
 Com vrais et loiaus amis,
 Maugré envieus.
 Mès mon cuer se painne
 D'avenir si haut, qu'à painne
 Pourrai jà avoir merci,
 S'Amours n'a pitié de mi.

E[h] gent cors garni d'avis,
 Tresor precieus
 Où Nature a touz biens mis,
 Aiez cuer piteus,
 Qui estes fontaine
 De grace et de douceur plainne,
 Ver voustre amant, qui vous prie
 Merci, dame seignourie.



XI.

Bonne Amour me rent
 Douçour et joie,
 Dont je l'en gracie
 Plus mout grandement
 Que ne pourroie
 Deservir vers li :
 Car de vous m'a espris si,
 Dame, qu'à vous tout m'otroi.
 Pource, Amour¹, humblement pri
 Qu'elle envers vous soit pour moi.

Car mon cuer ne tent,
 Ne n'est en voie,
 Sachiez le de fi,
 Qu'à vostre cors gent,
 Simplete et coie,
 Servir sans detri.
 Ainsi m'a Amours saisi,
 Et partant vous aim et croi.
 Pource, Amour, humblement pri
 Qu'elle envers vous soit pour moi.

1. Ms. : Pour s'amour.

Mon cuer s'i atent,
Et, se j'avoie
De vous non d'ami,
Plus joieusement
Qu'autre vivroie.

Je le croi ainsi :
Quar d'un espoir de merci
Sui gais et jolis en foi ;
Pource, Amour, humblement pri
Qu'elle envers vous soit pour moi.





XII.

Bonnement m'agrée
 Vous amer, blondette
 Doucette,
 Savoureusette,
 Et vo cors véir.

Vo manierette
 Joliette,
 Simple, plaisans, faitissette,
 M'en donne desir.

Ailleurs ma pensée
 N'est, gente, bellette,
 Jeunette,
 Gracieusette,
 Por si dous plaisir.

Bonnement m'agrée
 Vous amer, blondette
 Doucette,
 Savoureusette,
 Et vo cors véir¹.

1. Ms. : veoir.

Vo manierette
Joliette,
Simple, p[ro]laisans, faitissette,
M'en donne desir.

Or vous proi, amée,
Par fine amourette,
Sadette,
Que m'amiette
Soiez ; ce desir.

Car vo bouchete
Vermeillette,
Rians [et] amoureusette,
Fait que, sans partir,

Bonnement m'agrée
Vous amer, blondette
Doucette,
Savoureusette,
Et vo cors véir, etc.





XIII.

Belle et noble, à bonne estrainne
 Vous doins cuer et quanque j'ai ;
 Amès me aussi de cuer vrai.
 Dieu vous doint bon jour sanz
 Belle et noble, à bonne estrainne. [paine,
 Je vous aim d'amour certaine,
 Et ferai tant com vivrai.
 Puisqu'ainsi est, de cuer gai,
 Belle et noble, à bonne estrainne
 Vous doins cuer et quanques j'ai ;
 Amès me aussi de cuer vrai.





XIV.

Bien se penst apercevoir
 Ma douce dame debonnaire
 Que je l'aim. Si fait-elle, voir,
 Mès ne m'en veult nul semblant
 Est-ce bien donc chose contraire faire.
 Que je n'ose mes maus nuncier,
 Tant me douz de li courroucier?





X V.

Belle, com loiaus amans,
 Vostres sui : car soiez moie.
 Je vous servirai touz tans,
 N'autre amer je ne voudroie,
 Ne ne puis ; se le povoie,
 N'i voudroie estre entendans.
 Et pour ce, se Dex me voie,
 Dame, bon gré vous sarioie,
 Se voustre bouche riant
 Daignoit toucher à la moie.

Li dons est nobles et grans ;
 Ca, se par vou gré l'avoie,
 Je seroie connoisanz
 Que de vous amez seroie,
 Et mieus vous en ameroie.
 Pource, biaux cuers dous et frans,
 Par si qu'aviser m'en doie,
 Dame, bon gré vous sarioie
 Se vostre bouche riant
 Daignoit toucher à la moie.

Vostre vis est si plaisans
 Que jà ne me soleroie

D'estre à vo plaisir baisans ¹,
S'amez de vous me sentoie ;
A mieus souhaidier faudroie.
Pour ce que soie sentant
Quelle est d'amer la grant joie,
Dame, bon gré vous saroie,
Se vostre bouche riant
Daignoit toucher à la moie.

1. Ms.: baissans.





XVI.

Comment que, pour l'eloignance
 De très dous pays, où maint
 Celle qu'aim sanz decevance,
 Ai souffert meschief maint,
 L'esperoir qu'ai, qu'encore m'aint
 La doucette simple et coie,
 Fait que mon cuer li remaint
 Et que mon cors vit en joie.

Par ramembrer sa semblance
 Me sens d'amer si ataint
 Que mon cuer d'autre plaisance
 N'a, ne de grief ne se plaint.
 Le desir que me remaint,
 — Dex, si qu'à lesir la voie —
 Fait que mon cuer li remaint
 Et que mon cors vit en joie.

Souvent sens grief et pesance,
 Que mon cuer que liés soit faint,
 Par ce c'on ait connoissance
 De quel mal le vis ai taint,
 Ne qui la belle est, qui craint,
 Pour qui Amours, où que soie,
 Fait que mon cuer li remaint
 Et que mon cors vit en joie.



XVII.

De gracieuse dame amer
Ne me quier jamès departir.
Touz bienz en viennent, sanz douter,
De gracieuse dame amer,
Et touz deduiz. N'en veil cesser :
Car c'est ma joie, sans mentir ;
De gracieuse dame amer
Ne me quier jamès departir.





XVIII.

De la grant joie d'amours
 Las! je ne puis point avoir.
 C'est par ce c'on dit touzjours
 Qu'amie ai à mon vouloir.

Ainsi sui en nonchaloir
 Mis par tout et sanz raison.
 Dame, plaine de savoir,
 Quar m'en faciez garison.

Je cuidoie avoir secours
 De ce qui me fait douloir ;
 C'est li chanter, qui mains tours
 Me fait faire main et soir.
 Lors pensez que j'aim de voir
 Autre de vous ; non fais, non ;
 Dame, plainne de savoir,
 Car m'en faciez garison.

Je seuffre trop griès douleurs,
 Car d'autre amer n'ai pover :
 Userai-je ainsi mes jours,
 Sans bien de vous recevoir ?
 Veilliez en vous consevoir
 Que languis sanz mesprison.
 Dame, plaine de savoir,
 Car m'en faciez garison.



XIX.

Douce Amour, confortez moi ;
 Dolente et desconfortée,
 Humblement je vous en proi,
 Ou de malle eure fui née.

Car par vous je suis esprise
 D'amer loialment
 Celi, tout à sa devise,
 Qui crueusement
 Me het et me fait anoi.
 C'est très pesme destinée,
 Quant je l'aim en bonne foi,
 Lasse, et point ne li agrée.

Douce Amour, confortez moi ;
 Dolente et desconfortée,
 Humblement je vous en proi,
 Ou de male heure fui née.

Chascuns amans celle prise,
 Et proie humblement,
 Qu'il aime ; ne sui requise,
 Ains convient souvent
 Que le proie, et, quant le voi,
 Pour dire li ma pensée

Vers li vois ; lors , par desroi ,
S'en tourne : ainsi sui menée.

Douce Amour, confortez moi ;
Dolente et desconfortée ,
Humblement je vous en proi,
Ou de malle eure fui née.

E[h], Mort, qui touz cors joustice,
Prens moi li present ;
C'est mon miex, et sans faintise
Le sai temprément :
Car mon cuer compère en soi,
Dont je suis près forsenée,
L'orgueil de la gent, ce croi,
Qui bien aime et n'est amée.

Douce Amour, confortez moi ;
Dolente et desconfortée ,
Humblement je vous en proi,
Ou de malle eure fui née.





XX.

Dame, vo regars m'ont mis en la voie
De vous amer et servir et loer.

Loial Amour ait très bonne aventure
Qui m'a navré [d'une] d[o]uce pointure
Si très plaisant qu'en quel lieu que je soie,
M'esteut à vous du tout en tout penser.

Dame, vo regars m'ont mis en la voie
De vous amer et servir et loer.

Dont doi-je bien estre en envoiséure :
Car bonne estes et de gente faiture.
Li souverain me tient touz jours en joie,
Et tout aussi de merci esperer.

Dame, vo regars m'ont mis en la voie
De vous amer et servir et loer.

Amour graci, par qui j'ai mis ma cure
En vous amer, très noble creature,
Jamès de vous partir ne me querroie,
Si vraiment me veilliez-vous amer.

Dame, vo regars m'ont mis en la voie
De vous amer et servir et loer.



XXI.

D'amour qui n'est bien celée
 Peut mau venir. Pour ce di
 Que cil a fole pensée
 Et male, qui en espi
 Se met pour aparcevoir
 Quel j'ai d'amour le pouvoir :
 Car, si le savoit très bien,
 Si n'i gaaigneroit-il rien.

N'onques personne avisée
 D'omme nul ne consenti
 Chose qu'ausi ordenée
 Ne deust voloir pour lui.
 Qui espie peut savoir,
 S'on le set, se plus avoir
 Ne doit que du poing tien,
 Si n'i gaaigneroit-il rien.

Mès par sa fole testée
 Aquiert mortel anemi,
 N'à nul de ceus il n'agrée
 Aus quieux il dit : « Je ce vi. »
 Et se, par son esmouvoir,
 Nous amans faisoit manoir
 En tristesse et sanz maintien,
 Si n'i gaaigneroit-il rien.

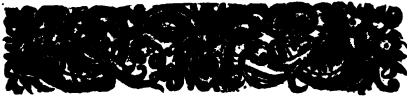


XXII.

Dame gracieuse et belle,
 Sur toutes plainne de bien,
 Par vous en joie reveille
 Mon cuer, que point ne retien;
 N'il ne se tient pas pour mien;
 Vostres est; à vous se rent:
 Amours le veult et consent.

Couleur avez si nouvelle,
 Cler vis, cors gent, dous maintien,
 Que je de joie sautelle,
 Quant vous avise très bien.
 Lors gaiement me maintien,
 Et aim de certain talent:
 Amours le veult et consent.

Ainsi adès renouvelle
 Ma joie; ainsi me soustien
 Par vous, [douce] damoiselle.
 Dex! quant me dirès-vous « Tien »
 De merci? Sur toute rien,
 Le desir, belle au cors gent:
 Amours le veult et consent.



XXIII.

Dame, par vo dous regart
 Suis espris de vous amer.
 Mon cuer senz lié et gaillart,
 Dame, par vo dous regart.
 Ainsi vous sers main et tart,
 Et touz jours m'en veil pener.
 Dame, par vo douz regart
 Sui espris de vous amer.





XXVI.

Dame, si vous vient à gré,
 Alegiez les maus que trai
 Et ai fait et tous dis ferai.
 Car aiez de moi pité,
 Dame, si vous vient à gré.
 Quer mesdisans m'ont grevé
 Envers vous, belle au corps gai.
 Pour ce vous proi de cuer vrai,
 Dame, si vous vient à gré,
 Alegiez les maus que trai
 Et ai fait et toudis ferai.





XXVII.

Diex, quant la verrai,
 Celle que lessai
 En ce dous pais ?
 Siens sui et serai.

Diex, quant la verrai,
 Jà n'en partirai ;
 Ains la servirai
 Com loiaus amis.
 Dex, quant la verrai
 Celle que lessai
 En ce dous pais ?





XXVIII.

Dis tans plus qu'il ne faudroit flours
 A faire un mont jusques ès ciex,
 Mant à vous salus et douçours,
 Et veil d'amer moi vous doint Diex.

Jeune, belle et gracieuse,
 En vous ai tout mon cuer mis,
 Honeur et joie amoureuse.
 Aiez frans cuer, dous toudis.

Ne senz grièces, mès granz douçours,
 Dès que vous remir de mes iex.
 En moi croit tout ainsi amours
 Loiaus, puis par vous biens tiex.

Dis tans plus qu'il ne faudroit flours
 A faire un mont jusques ès ciex,
 Mant à vous, salus et douçours,
 Et veil d'amer moi vous doint Diex.

En fais et diz savoureuse,
 Sage dame au cors faitiz :
 Car soiez douce et piteuse
 Vers moi qui suis voz amis.

Raisons veut que soie touz jours,
En vous servant, cois et doutiex,
Larges, courtois, si grans honours
Vient de vous pour ce, cuer gentiex.

Dis tans plus qu'il ne faudroit flours
Pour faire un mont jusques ès ciex,
Mant à vous, salus et douçours,
Et veil d'amer moi vous doit Diex.

Or proi amour que soigneuse
Vers vous, doucete au cler vis,
Soit pour moi et curieuse,
Si que vo cuer soit espris

Aussi com sui, et par tieux tours,
Lors serai celans et soutiex,
Vers vous plus qu'ore et nuis et jours,
Et pour ce pour plaire vous miex.

Dis tans plus qu'il ne faudroit flours
Pour faire un mont jusques ès ciex,
Mant à vous, salus et douçours,
Et veil d'amer moi vous doit Diex.



XXIX.

Li, mesdisans esragié,
Guidez-vous, par menacier,
Que vous m'aiez esloingnié
De celle à qui adrecier
Me fist Amours par mestrie ?
Au jour perdu—je la vie
Que pour vous m'en partirai :
Car belle et bonne la sai.





XXX.

Guilleurs me font mout souvent
 Lerner par leurs faus mesdis,
 — Merci, ma dame gentis —
 Et soupirer très forment
 Guilleurs me font mout souvent.
 Ne les créés ; humblement
 Vous en proi, cum vrais amis :
 Car, po chantant mains jolis,
 Guilleurs me font mout souvent
 Lerner par leurs faus mesdis ;
 Merci, ma dame gentis.





XXXI.

Gracieusette,
 La très douce Gillete,
 Dex vous doint très bon jour,
 Dex vous doint très bon jour.

Amé vous ai

En foi

Et aimerai ¹

Si je sai

Qu'envers moi

Aiez cuer vrai,

Si je sai

Qu'envers moi

Aiez cuer vrai.

Pour ce, doucette,

La très plaisant Gillette,

Dex vous doint très bon jour,

La très plaisant Gillette,

Dex vous doint très bon jour.

1. Le ms. répète ici les deux derniers vers.



XXXII.

Gracieuse, faitisse et sage,
 Jeune, à corps gent et dous visage,
 Lès à Paris
 La plus belle n'ama Pâris.

Hé Diex, je te proi que garis
 Soit de tout blasme

A tous jours mès son corps et s'ame.

Je proi pour li cum pour ma dame,

Que j'aim en foi, et en suivant

Je l'amerai mon vivant.

C'est raisons que la doie amer.

Car gente et douce est, sanz amer ;

Dont n'ai mespris,

Se je suis d'elle amer espris.

Car m'onneur en croist, et mes pris ;

Et plains d'envie

Estoie, ains c'usasse la vie

D'elle desirer à amie.

Or sai que d'amer n'est :

C'est joieuse vie et noblesce.

Voire mès or changent li ver ;

Car je m'en vois contre l'iver

En terre estrange.

Fortune ainsi pour touz se vange.

Las je fais très doulereus change !

Quant departir

50 JEHANNOT DE LESCUREL.

M'esteut d'elle, vers quel part tir !
Miex me vauroit par mi partir.

Dès ore mès pou me pris.

Adieu, ma dame de pris.

E[h] cuer, comment peus-tu durer
Ne le congié prendre endurer ?

C'est maugré tien.

Guerredonné te sera bien ;

Quer à ma dame te les sien

Là demourras.

A li te doing ; tu t'i donrras :

Allieurs ne peuz, ne ne pourras.

Car si bonne est et sanz clamour

Que mon cuer en son commant

Li lès par amer.

Gage li lès de revenir,

Tel qui me fet souvenir

D'elle tous jours,

Ce m'abregera mes bons jours,

Et fera griès mes granz secours,

Qui sont amer,

A moi qui me voi affamer.

De merci si me veil clamer,

Du mal qui me fait empirer.

Il me point et si me blesce

Le dous mau d'amer,

Si que par fine destresse

Me fait soupirer.

Se je soupir, c'est bien raisons.

Elle estoit de pès ma maison

Et mes confors.

Ore à nullui ne me confors.

Ainçois joie m'est desconfors

Dont qu'elle vieingue.

Chose ne me plaist qui m'avieingne.

Quar, s'ainsi est qu'il me sovieingne,

D'elle tout m'est let à mi,

S'amour n'a pitié de mi.

J'ai mau requis, ne veil pitié :

Quar le bien que j'ai d'amitié

S'amanriroit;

Quar amours de moi s'en riroit,

Et qui me het si s'en riroit.

Car de merci

Ne puis gouter, donc cuer merci

Ai, celle là que je merci

De la douce vie

D'ami et d'amie.

Ses amans fui à regarder

Son douz vis ; dès lors vos garder

Sa belle née.

Puis la servi-ge mainte anée,

Si que d'elle me fu donnée

S'amour par grace.

Las ! or ne sai-je que je face,

Quant je ne puis veoir sa face,

Qui de biauté n'a pareille.

Qui la voit s'en esmerveille.

La douce plaisant ramembrance

D'elle me fait grant alegiance ;

Car il m'est vis

Souvent que voie son dous vis ;

Presentement lors sui ravis,

Et sent tel joie

Que je n'entens à riens que j'oié ;

Touz jours ainsi vivre voudroie ;

S'en dirai, puis que m'en souvient :

Ma douce dame, de vous vient

52 JEHANNOT DE LESCUREL.

La joie qui me soutient.

A la foiz sui en grief pensée
Qu'on dit pour longue demourée :
Changon ami.

Ce penser est très grief à mi ;
Souvent me fait le corps blesmi.

A vous m'en plaing.

Car certes pour ce, se loing maing,
De bien amer point ne me faing.

Pour ce vous pri, dame jolie :

Ne vueillez entr'oublier moi,

Qui vous aing sanz folie.

Ne pourquant, par le vrai autel,
Se vo vouloir savoie autel,

Com fas le mien,

Ne me soussiroie de rien.

Las, qu'ai-je dit? il vaut miex bien

Plus la moitiée.

Ma dame, n'en soiez courciée.

L'a fait pensée desvoïée

Qui si me destraint ; si vous proi :

Pour Dieu, pardonnés le moi.

Et je vous créans bonnement

Que je, le plus prochenement

Qu'onque pourrai,

Retournerai, ne demourrai

Plus ; si je le fas, je mourrai,

Car nus deduis

N'ai ; ainz sui si com vilains vuis ,

De rechignier nuit et jour duis,

Et je à vous pens si igaument

Que nulle part durer ne puis

Sanz vous, que j'aim très loialment.

— Il n'i pert pas, biaux dous amis.
 Ainz croi que vostre cuer a mis
 Allieurs s'entente,
 Que autre amez espoir plus gente ;
 Ce me doulouse et me tourmente.
 Hé demourée
 Grief m'es et au mauves agrée
 Et'à celle delis amée.
 Quant le voir savoir pourrai,
Bien croi que de duel mourrai.
 Que je die voir bien apert ;
 Quer au partir le cors apert
 De retourner
 Ames ; or voi bestourner ;
 Vo vouloir amours destourner
 De ce vous fait.
 Lasse ! que vous ai-je meffait ?
 Vostre estoie en dit et en fait ?
 Mort, prens-moi, c'est ma pensée,
Je croi qu'il m'a oublié[e].
 Ne pour quant, quant de moi parti
 A pour que son cuer ne parti
 Pour le depart,
 Lors me mene à une part
 Et me dist : « S'ore me depart
 No compaignie,
 Ne sera l'amour departie ;
 Tost reverrai ma douce amie. »
 Lors dis à qui, qui qu'il ennuie :
Alez, que Dieu vous conduie.
 Au cuer oi lors si grant doulour
 Que j'en perdi toute coulour ;
 N'i puis de bouche
 Ne pas dire : « Adieu, m'amour douche , »

54 JEHANNOT DE LESCUREL.

Nient plus que se fusse une souche,

Si atournée

Fu, et à deul abandonnée

Pour celi qu'aim plus que riens née,

Si bel qu'autre ami ne ferai.

J'ai bel ami cointe et gai

Qu'Amours, à qui suis donnée,

Veult que l'aim; si l'aimerai.

C'est droiz; il est biaux et faitiz;

S'a cors gracieux et traitiz,

Et douce chièr,

Loiauté sans manière chièr,

Debonnaire à touz, ne pas chièr.

Ne m'en puis plaindre.

Bien m'amoit touz jours et sanz faindre.

S'en dirai — ne m'en puis refaindre,

Puisqu'autre ami mon cuer n'a mie :

Par les sainz Dieu, je sui s'amie.

Voire mès, je remaing chetive,

Si qu'il me desplait estre vive,

Et aim la mort.

Li esloigniers me point et mort.

Fortune à moi grever s'amort,

Et pource est, las!

Mon cuer triste et pensis. Ha! las!

Ne li plaist joie ni soulas

Pour tel manierette.

Jolie ne sui-je pas,

Mes je sui blondete

D'ami seulete.

Ou vostre amour est amanrrie,

Ou la moie est bien enforcie,

Car je d'anoi

Sens orendroit plus c'onques n'oi.

Le temps m'est grief, se de vous n'oi
En bien parler.

Frans cuers; avanciés-vous d'aler.
Lors me verrés rire et haler;
L'espoir qu'encor vous voie et j'oié,
C'est ce qui tient mon cuer en joie.
Mon cuer en plus ne se deporte,
D'autre part il se desconforte :

Car en doutance

Est, amis, que n'aiez nuisance.
Plus i pense qu'à ma grevance.
Plus curieus

En est fin cuer, dous, gracieus.
Aussi languit-il pour nous deus.
A vous pense ades, et l'atent.
Et, se vostre cuer n'est piteus,
Que fera le mien dejeteus,
Qui si atent?

S'onques eustes nul meschief
D'amours, savoir povez le grief
Et le martire,

Qu'au cuer ai; tel ne le puis dire,
Mellé de duel mortel et d'ire,
Quant je m'avise

Que vostre cuer si po me prise
Qui souloit estre d'autre guise;
A po que n'en muir de mort dure;
Diex! vo cuer comment l'endure?
Ainsi languis; ne, pour tourmente
Qu'onques souffrisse, n'oi entente
Qu'à vous cherir;

N'autrè je n'aim, ne ne desir;
N'onques ne change mon desir,
Tant par amours

56 JEHANNOT DE LESCUREL.

Vous aim, et ai fait par mains jours.
Pour ce me sont griés vouz sejours,
Que d'autrui n'ai envie.

*Se j'en mens, Dex m'envoît touz iours
Meschief et longue vie.*

Et, puis que je sui en tel point,
Dieu proi qu'aussi vous mette à point
Prochenement.

Lors sarez que mon cuer ne ment,
Qui si se plaint piteusement;
Car miex voudroie

Que mort nous deux meist à voie
Q'une autre amée je vous voie,
Voire moi souffrir assommer
A celi que je n'os nommer.

Je requier Amours, en ma fin,
Par qui j'ai servi de cuer fin,
Non paoureux,

A mon gré le plus amoureux
Du monde, et le plus savoureux,
Que très briement

Revieingne cil que doucement
Desir et aim parfètement
Lès moi, en voiant, en oiant :

*Car je ne puis autrement
Avoir cuer lié ne joiant.*





XXXIII.

Gracieus temps est, quant rosier
 Flourist, et reverdist l'osier.
 Lors en bosquet,
 Clos de murs, fermant à loquet,
 En chantant. i. nouvaun hoquet,
 M'alai jouer

A pié sec, sanz moi embouer,
 Avec genz qu'on doit bien louer.
 Là, sanz estre mort de fourmi,
Un petitet m'i endormi.
 Dormi voire, et songai. i. songe,
 Tel que toutes foiz mon frain ronge
 Qu'il m'en souvient.

Il me plait tant qu'il le convient.
 Encor m'esmerveil-je d'où vient
 Tieus visions ;

Quer avis m'ert que lisions
 Biaux diz, et gais chans disions.
 Et s'ot chacun sa compaignette
Entre glai et fueille et flour et violette.
 Sus la violette estions,
 Faisans joieuses questions.

Lors dis : « Si sommes
 » Trois belles dames et trois hommes.

58 JEHANNOT DE LESCUREL.

Entrons u bois cueillir des pommes,
» Se bon vous semble,
» Deux et deux, ne pas touz ensemble. »
Ce dit, li un de l'autre s'emble,
Et tantoust, avec la plus belle,
Je me couchai entre deux fous
Et fis ombre d'une branchelle.
Branchu estoient tout li arbre.
Là vi manoirs fais de fin marbre.
Tout estoit mien à mon avis,
Et s'avoie adès vis-à-vis
Celle qu'amoie,
Tout à mon vouloir com l'amoie ;
Ma dame et m'amour la clamoie.
Lors chantâmes au revenir :
Je ferai le bois flourir
Et reverdir,
Et venir après moi,
Et après moi venir,
Voire flouri et boutonné
Et de rosiers environné
Et de flourettes
Indes, jaunes, rouges, blanchettes,
Et de toutes les manierettes
D'erbes qui naissent,
Et, tous les oisiaus qui s'en paissent
Ne ne veil que leurs chans abaissent.
Puis dirai à ceux qu'ai amé :
J'oi le rousignol
Chanter dessus le raim
U bois qui reverdie
Souz une ente flourie.
Flori chant faisoit la mesange,
Le tarin encor plus estrange,

Et l'aloette,
 Et le pinçon et la fauvette,
 Le chardonnerel, la moette
 Et l'arundelle,
 L'estournel et la tourterelle ;
 Chascuns là son chant renouvelle.
 J'en juge et dis : Vois orendroit ;
Le plus jolis chans qui soit,
C'est du rousignollet
Qui bien y entendroit.
 En droit midi je m'esveillai ;
 Par leurs chans lors me merveillai
 Où pouvoie estre.
 Car je, n'à destre n'à senestre,
 Ne vi que dains et biches pestre,
 Et autres bestes.
 Lors huchai : « Biaux seigneurs, où estes?
 » Failli me sont deduit et festes ;
 » Jamès si aise ne serai.
 » *J'ai perdu ce que j'amoie, que ferai? »*
 Ceus qui o moi èrent venu,
 Si s'en estoient revenu
 Vers la cité,
 Pour aucune nécessité.
 Et, j'enquerant les, visité
 Loins mainte place.
 En vain fu. Lors tournai ma face
 Vers la cité, suivant leur trace,
 Et en pensant mon frain rongoie.
Mès je ne sai vraiment
Si fu voir, ou se songoie.
 En joie estoie ainsi ravis
 En la douceur de mon avis
 En tel pensée.

60 JEHANNOT DE LESCUREL.

En mon chemin ai esgardée
Dame très digne d'estre amée ;
Car de biauté

Je li donnai la roiauté ;
Dès lors mon cuer, en loiauté,
De moi pour li je congîéai.

*Onques mès n'amai ,
Vrai Dieux , bonne estrainne ,
Quant commensié ai.*

Hé Dex , com serroit plain d'amer
Qui se pourroit tenir d'amer
Tel jouvencelle ,

Qui à mon gré plus qu'autre est belle.
Ma joie en li se renouvelle ;
C'est drois plaisance.

En moi a pourtrait sa semblance
Très doucement par sa puissance.
Par ce, de vouloir avivant,

Je l'amerai mon vivant.

Elle a si gracieus viaire
Qu'onques en ville ne viaire
N'en nulle terre

En France, voir n'en Engleterre,
Si très plaisant.

Ce me fera coi et taisant,

S'Amours ne truis secours faisant

A moi, qui la proi sans clamour :

Venez m'ajudar, amourettes, hé ! ha !

Venez moi secourre, fine amour !

Venez m'ajudar, bonne amour !

Car je ne suis pas souffisans

Que mon vueil li soie disans

Selonc raison.

Après tournai vers no. maison

Et m'aisai selonc la saison
 Du temps joli,
 Pensant au bien fait cors poli
 Qui mon cuer a si amoli
 Que sanz li ne pris riens que j'oié :
Car de li vient toute ma joie.
 Nul mal n'ai, fors d'ardent desir,
 En tant que n'ai se que desir.
 Mès un espoir
 Ai dous, car j'é de li espoir ;
 Merci qu'encor arai espoir.
 Ce me semont
 D'aler partout, en val, en mont,
 Où celle est par qui mi euil m'ont
 Espris d'amoureuse pointure.
De ma droite nourreture,
 De ma nourreture sanz faille,
 Or ne me puis tenir que n'aille
 Là où el maint.
 A ce faire ai pensé jour maint.
 Lors m'en alai,
 Et tant fis que je à li parlai.
 Et dis : « Dame, pour vous m'alai.
 Pour Dieu, sans vous point diffamer,
Aiez merci de moi, douche,
Plus ne puis durer ;
Trop sont grief li mal d'amer.
 Amer sont ; mès ainçois me prengne
 La mort, que j'envers vous mespreigne,
 Ne que je vueille
 Que vo cors par moi los acueille
 Par lequel d'onneur se despeuille.
 Miex aim amer
 Touz jours et de joie affamer,

62 JEHANNOT DE LESCUREL.

Sanz moi veoir ami clamer ;
Ainsi vous ame et vous honnour :

Madame, je ne veuil mie

Avoir vostre amour

Se n'i gardés vostre honnour.

Bien veez que sui vrais sougis
A mon maintien, car je rougis,

Quant vous remir,

Et palis ; lors m'esteut gemir,

Et, tant vous redous, tout fremir,

Si que je à peine

Vous puis demontrer ma grief paine.

Mès au plus que je puis m'en paine.

Puis qu'ainsi sui entalentés,

Amés moi, douce dame, amez,

Et je ferai vous volentés.

— Biau sire, puisque vous m'amez,

Mon sen devroit estre blasmez

Se vous héoie.

Je vous aim ; qui voudra si l'oie.

Ne me chaut s'à aucun annoie.

D'autel manière

Com les autres d'amour legière

A nul ne me plaist estre fière.

Sur deserte, ne pour renon,

Je n'amerai nul hom

S'a ma volenté non. »

— Quant j'oi son vouloir escouté,

Je m'en alai : quar la douté

Comme ma dame,

Si qu'elle n'eust pour moi blasme

Sanz raison ne vilain diffame.

Lors au partir

Dis à celle vers quel part tir :

« Vous amerai sanz departir ;
 « Adieu, de bon cuer sans amer ;
 « *Madame, bon jour vous doit Dex*
 » *Et courage de moi amer.* »
 Au departir fui mout pensis,
 Puis devint net et agensis
 Tout pour li plaire,
 Et estoie à touz debonnaire,
 De maintien simple et de bonn[e] aire.
 Et en sa voie
 Par touz les lieux où la savoie,
 Pour le grant desir que j'avoie,
 Aloie, et, c'est chose certaine,
Je vois volentiers où j'aime ;
Petit d'achoisson m'i maine.
 Si font toutes gens, au voir dire ;
 Pour ce d'eus ne doit nul mesdire ;
 Ce les escuse,
 Et Amours, qui ainsi les use.
 Lors un jour, si com l'on se ruse,
 Si bien m'avint,
 Après ce, xvi jours ou vint,
 Que seule la vi. Lors me vint
 Hardemens de dire : « Jennette,
 Bonnement m'agrée
 Vous amer, blonde
 Doucette,
 *Savoureuxette*¹.
 Autre je n'aim ne n'amerai ;
 Pour ce chetis me clamerai,
 Se ne puis plaire
 A vous, ma dame debonnaire,

1. Refrain de la ballade XII.

64. JEHANNOT DE LESCUREL.

Et si suis prest touz jours de faire

Voustre plaisir,

Ou toust, ou tart, ou à lesir;

Ainsi me veust Amours saisir.

Pour ce, sanz mal et sanz envie,

Hé, fin cuer dous, amez-moi, et je vous;

Bien menrons plus joliette vie. »

— « Biau sire, qui musart vous clame

» Fait bien, qui vôlez que vous aime

» Seul et cherisse.

» Je me dous que mal ne feïsse,

» Et que blasme ni aquéïsse.

» Riens n'en ferai.

» Mès honte te pourchaceraï

» Se plus m'en parles, et serai

» A mon pover en ton contraire ;

» *Fui de ci ; de toi n'ai que faire. »*

Je respondi : « Si grief conjé

» N'ot onques amoureux com j'é.

» Comment peut-ce estre ?

» De male heure vins en cest estre.

» Las ! de quele heure po-je nestre ?

» E douce chose,

» Mon veil ne puis dire ne n'ose.

» Ainsi languis, très noble rose,

» Pour vous ; merveille est comment dure !

» *Pourcoi m'estes-vous si dure ? »*

— « C'est par vous. Pour ce j'ai raison.

» Si ferai-j'en toute saison :

» Car mariée

» Sui à celi qui bien m'agrée,

» Ne d'autre amer n'aurai pensée,

» Jour de ma vie.

» Mex me plairoit. estre ravie

- » Morte de Paris en Pavie ;
 » Ne je ne changerai ma vie
 » *Jà pour homme dont je soie requise.* »
 — « Dame, voulez-vous que languisse
 » Et que, pour vous amer, fenisse
 » De mort cruieuse ?
 » Las ! vous semblez si amoureuse.
 » Pour Dieu, soiez vers moi piteuse :
 » Car en prison
 » Tenez mon cuer sans mesprison.
 » La gent cruieuse po prise-on.
 » Pourquoi donc, puisque se savez,
 » *Mort m'i avez,*
 » *Orgueilleusette ?*
 » *A tort, doucette,*
 » *Mort m'i avez.* »
 — « E[h] ! plus estes plains de mensonges,
 » Vous hommes, que ne soit uns songes,
 » Et vous plaigniez,
 » Et si bien mal avoir faigniez.
 » Face Dex tiex gens mahagniez ;
 » Car il deceuvent
 » Les jeunes fames, et deceuvent
 » Leurs vouloirs quant ils s'aparçoivent
 » Que nice sont. Pour tel pensée,
 » *Fausse Amour, je vous doins congié.*
 » *J'ai plus loial trouvée.*
 » *Trouvée l'ai par mariage*
 » En bel et gracieux et sage
 » Et raisonnable,
 » Plaisant, jolif et amiable,
 » Et à touz gens et agreable,
 » Qui m'atalente.
 » N'est droiz qu'à autre amer m'assente,

66 JEHANNOT DE LESCUREL.

- » Puisque j'aim personne si gente.
 - » Pour s'amour, sanz penser folie,
 - » *Tous les jours de ma vie*
 - » *Serai gaie et jolie.*
 - » Jolie dame bien doit plaire.
 - » Mès Dex doint anui et contraire
 - » A la personne
 - » Qui souvent s'amour tost et donne.
 - » Mal ait qui à li s'abandonne
 - » Tout ensement.
 - » Courtois sont au commencement,
 - » Puis plains de faus apensement.
 - » Pour telle gent, qui fausement
 - » *L'en dit que j'aim fausement.*
-





Item balades, rondeaux, et dits entés sur
refroiz de rondeaux, lesquiex fist
Jehannot de Lescurel, dont
les commencemens
s'ensuivent¹.

I.	A vous, douce debonaire.	R 13
II.	Amours, aux vrais cuers.	B 14
III.	Amours, cent mille mercis.	B 15
IV.	Amour, voulés-vous acorder.	B 16
V.	Amours, que vous ai meffait.	B 17
VI.	Abondance de felonnie.	B 18
VII.	Amours, trop vous doi cherir.	R 19
VIII.	Bietris est mes deliz.	R 20
IX.	Bien se lace qui embrace.	R 21
X.	Bonté san valour et pris.	B 22
XI.	Bonne amour me rent douçour.	B 23
XII.	Bonnement m'agrée.	B 25
XIII.	Belle et noble à bonne estraine.	R 27
XIV.	Bien se peust apercevoir.	R 28
XV.	Belle, con loiaus amans.	B 29
XVI.	Comment que pour l'esloin- gnance.	B 31
XVII.	De gracieuse dame amer.	R 32
XVIII.	De la grant joie d'amours.	B 33

1. Les numéros et les lettres indiquant les balades et les rondeaux ne se trouvent pas dans la table du manuscrit. Les chiffres arabes indiquent la page où commence chaque pièce dans notre édition.

XIX.	Douce Amour, confortez-moi.	B 34
XX.	Dame, voz regars m'ont mis.	B 36
XXI.	D'amours qui n'est bien celée.	B 37
XXII.	Dame gracieuse et belle.	B 38
XXIII.	Dame, par vo douz regart.	R 39
XXIV.	Douce dame, je vous pri.	R 40
XXV.	Dame desirrée.	R 41
XXVI.	Dame, si vous vient à gré.	R 42
XXVII.	Diex, quant la verrai.	R 43
XXVIII.	Dis tans plus qui ne faudroit flours.	B 44
XXIX.	Si mesdisanz enragiez	R 46
XXX.	Guilleurs me font moult souvent.	R 47
XXXI.	Gracieusette.	R 48
XXXII.	Gracieuse, faitisse et sage.	49
XXXIII.	Gracieus temps est quant rosier.	57











